

Québec français



Avec Louis Hémon au coeur de la littérature sportive

Aurélien Boivin

Number 114, Summer 1999

Écriture et sport

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56193ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boivin, A. (1999). Avec Louis Hémon au coeur de la littérature sportive. *Québec français*, (114), 76–79.



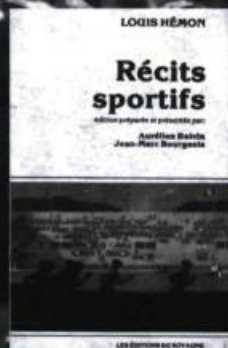
© Mino Jover, Librairie Larousse, 1992.

PAR AURÉLIE BOIVIN

Avec Louis Hémon au cœur de la littérature sportive

Louis Hémon fut, en son temps, un grand athlète qui a excellé dans plusieurs sports, dont la boxe, la marche, l'aviron, la natation et la course, et qui aurait même pu participer aux Jeux olympiques. Il a aussi consacré au sport une bonne partie de son œuvre, ainsi qu'en témoigne le tome II de ses *Œuvres complètes*¹. Si Louis Hémon ne fut pas l'inventeur de la chronique sportive en France, puisque Jules Vallès avant lui, mais lui aussi de Londres, avait, en 1876 et 1877, rédigé des articles sur les mœurs sportives reproduits dans le recueil *La rue de Londres*², on peut affirmer qu'il fut un des précurseurs de la littérature sportive en France. L'auteur de *Maria Chapdelaine* est même venu à la littérature par la prati-

que du sport et par le biais de chroniques et de récits qu'il publie dans quelques journaux sportifs parisiens. En tout, il a laissé une cinquantaine de récits auxquels il faut ajouter 118 chroniques ponctuelles rédigées alors qu'il était correspondant du *Vélo*, à Londres en 1904 et 1905, et son roman *Battling Malone, pugiliste*, écrit vers 1909-1910, mais publié à titre posthume, comme tous ses autres romans, en 1925. Tous ces écrits aident à mieux comprendre sa philosophie à l'égard de la pratique du sport et peuvent expliquer son ardent nationalisme. On y décèle encore des valeurs fondamentales et des principes ou méthodes d'entraînement qu'il défend non sans ardeur, de même que quelques thèmes récurrents.



Une équipe de footballeurs presque invincible — Le match « Sud-Afrique » (foncés) contre « Cambridge » (clairs) : une touche. L'illustration, 24 novembre 1906.

Récits sportifs

C'est dans les cinquante récits que nous avons recueillis et publiés en 1982 sous le titre *Récits sportifs* que Hémon précise sa philosophie à l'égard du sport, « la plus belle et la plus noble chose du monde » (p. 21), ainsi qu'il le précise dans « Histoire d'une athlète médiocre ». Le héros qu'il met en scène — et qui lui ressemble comme un frère jumeau — s'y adonne pour le plaisir et non pour la gloire car, très tôt, il a compris que le premier devoir d'un véritable athlète est « de cultiver méthodiquement son corps et de développer ses muscles par des exercices raisonnés » (p. 25). C'est cet entraînement qui l'a amené, un jour, à rêver « rien qu'une fois de connaître les joies éternelles de l'effort et de la victoire » (p. 21) et de rentrer aussitôt dans l'ombre. Dans l'espoir de devenir champion, ce « bon jeune homme comme les autres », cet « étrange garçon » s'est mis sérieusement à la tâche : « Il s'entraîna minutieusement, courut rageusement et fut battu honteusement » (p. 21). Mais il ne se découragea pas pour autant : il s'adonna à la rame et « "tira" comme un damné » (p. 23), sans plus de succès, cafouilla ignoblement mais, bien que son équipe fût battue, goûta « l'ivresse sauvage de donner tout son effort à la cadence de sept efforts semblables, quand l'attaque rythmée des avirons mord l'eau avec une précision brutale » (p. 24).

Ce passage suffit pour démontrer que Hémon attache une grande importance à l'entraînement, à la longue préparation du corps, mais aussi de l'esprit, ainsi qu'il le précise dans « Le record ». Il prône encore la complémentarité entre les sports et croit aux bienfaits de la culture physique qui développe le corps et lui donne sa beauté et sa souplesse. Il loue le culturiste, dans « L'éducation de M. Plume IV », qui se préoccupe avant tout de sa santé physique et mentale, un peu à la manière du clown qu'il regarde au-delà des « oripeaux grotesques qui lui couv[rent] le corps, et la farine qui blêmi[t] sa face contractée » et qu'il admire, enviant « la souplesse de son corps », « la détente merveilleuse de ses membres », sa « force surprenante » d'athlète incomparable qui, aux yeux des gens, n'est qu'« un pitre haletant, agité et grotesque qui pirouette[te] dans la lumière » (p. 50). C'est pourquoi aussi il admire les bûcherons québécois qu'il croise sur son chemin en Mauricie et dont le travail est facilement comparable à l'entraînement des meilleurs gymnastes (« Les hommes du bois »).

Louis Hémon, « premier littéraire français qui fut en même temps un sportif, au sens véritable du mot »³, s'apitoie sur le sort de celui « qui a fait des rêves de gloire, a payé ponctuellement une cotisation, croit s'être entraîné, découvre qu'il ne sera jamais champion, et trouve la chute si rude qu'il retourne, de dégoût, à ses chères études » (p. 30), à quelque terrasse de café ou à quelque salle enfumée de guinguette.

Athlète aux progrès plutôt lents, comme il se qualifie lui-même, Hémon, tel un passionné, s'est mis à la pratique du sport pour s'amuser, pour en tirer une satisfaction personnelle. Il n'était pas doué pour la course à pied. C'est du moins ce qu'il laisse entendre, non sans humour, dans « Le cross anglais » : « Le club qui a l'honneur de me compter parmi ses membres comprend des marcheurs et des coureurs. Quand on me demande à quelle catégorie j'appartiens, j'hésite un peu. Car si je me vois généralement obligé, lorsque j'accompagne des marcheurs, de courir pour les suivre, par contre, quand je sors

avec un peloton de coureurs, je finis toujours par me rendre compte, au bout de deux ou trois milles, que la course est en somme une allure anormale, dépourvue de dignité et qui enlève tout charme au paysage ! et je termine le parcours loin derrière tout le monde — comme il sied à un penseur — dédaigneux des quolibets dont m'accablent les petits garçons des villages » (p. 203).

Quelle leçon d'humilité ! Quelle ironie aussi, quand on connaît sa ténacité de marcheur, lui qui a parcouru à pied de grandes distances, tant en Angleterre qu'au « pays de Québec », de Montréal à La Tuque, de La Tuque au Lac-Saint-Jean, de Roberval à Péribonka, et qui rêve de compétitions sur des parcours « pas trop longs », tels « Trois-Rivières — Montréal, Sherbrooke — Montréal, ou même Québec — Montréal » (p. 304). Il marchait avec un compagnon sur la voie ferrée, non loin de Chapleau (Ontario), quand il a été mortellement blessé. D'ailleurs ne confirme-t-il pas ses talents dans la lettre qu'il adresse à sa mère, le 18 avril 1906, quand il lui annonce s'être payé des vacances à la mer, depuis Londres, grâce « à ses instruments démodés, [s]es pieds ». La route, comme l'eau, qu'il est content de retrouver après une longue marche ou une épuisante journée de travail, est un moyen idéal d'échapper aux ennuis, d'oublier, de laisser derrière soi toutes les choses tristes qui assaillent, ainsi que l'avoue un vieux mendiant sage rencontré dans un parc : « [...] avant que l'été soit fini, je compte bien avoir fait tout le pays, de l'est à l'ouest et encore du sud au nord, d'ici au Devon et puis tout le pays de Galles en remontant, et au-delà, Liverpool et peut-être plus loin encore ; et tout ça par la route, jeune homme, à pied... » (p. 211). C'est sans doute une longue pratique de la marche qui a permis à Hémon de sortir victorieux, avec deux autres compagnons de régiment, d'une longue équipée à travers des champs glaiseux de betteraves, alors qu'il accomplissait, en 1902, son service militaire dans la Beauce française, à Chartres plus précisément, comme il le raconte avec finesse et souci du détail dans « Marches d'armée ».

Bon marcheur, Hémon accorde pourtant sa préférence au coureur qu'il admire car sa vie « est un tissu d'énergie et de sacrifices » (p. 33). Le coureur à pied, surtout celui qui, tel l'amateur Shrubbs à qui il consacre plusieurs parties de ses « Chroniques », pratique les longues distances, est un solitaire, comme Hémon les aime, qui doit subir « le mépris des gens sensés — et obèses — qui objectent avec simplicité qu'il est ridicule de s'exercer à la course puisque dans les cas pressés on peut toujours [...] prendre le tramway » (*ibid.*). L'auteur des *Récits sportifs* revient souvent sur l'importance de pratiquer l'hygiène de son corps, autre principe de vie du littéraire sportif (*cf.* « Le cross anglais »). Pour lui, qui se range résolument avec la minorité, le coureur à pied est, « en son genre, un martyr » (p. 33), condamné, malgré son mérite et les efforts considérables qu'il déploie, à se manifester en présence de quelques centaines de spectateurs seulement, venus « pour le voir vaincre ou tomber », et à collectionner quelques pièces « de zinc d'art » ou des « médailles d'un métal douteux » (*ibid.*). Par la bouche de Couffion, son porte-parole, il condamne les athlètes qui ne pensent qu'aux médailles (*cf.* aussi « Le cross anglais ») et ne pratiquent un sport que pour épater les spectateurs (et surtout les spec-

Athlète aux progrès plutôt lents, comme il se qualifie lui-même, Hémon, tel un passionné, s'est mis à la pratique du sport pour s'amuser, pour en tirer une satisfaction personnelle.



atrices !). Il loue le courage, la détermination, le renoncement héroïque de ce jeune athlète qui a décidé de s'attaquer au record de France du saut en longueur et qui en retire, comme nombre d'autres athlètes, une incommensurable satisfaction. Mais l'athlète, dans sa longue préparation pour l'ultime journée, afin de soumettre ses muscles à un effort régulier et son corps à une saine alimentation, n'est pas à l'abri de longues heures d'ennui qu'il tente d'oublier derrière lui en quittant « tous les jours, pendant quelques heures, la ville triste, poussiéreuse et chaude, par la douceur accueillante des ombrages familiers » (p. 35). C'est ce qu'il appelle « retourner vers la simplicité de la création primitive » (p. 90), désir que Hémon a ressenti tout au long de sa courte existence et que l'on retrouve dans son premier texte connu, « La rivière » : dans l'eau, il se sent « lavé, lavé jusqu'au cœur de la fatigue et de l'ennui du jour, et des pensées mauvaises de la Cité » (p. 9), « l'âme libre et sauvage d'un primitif » (p. 10). L'eau est, dans l'œuvre de Hémon, purificatrice, régénératrice (rappelons-nous la chute qui redonne vie à la nature au printemps, et qui permet l'éclosion de l'amour, dans *Maria Chapdelaine*). La rivière pour Hémon, comme la route pour Grébaud, son double (« Jérôme »), est un refuge pour chasser ennui et fatigues, pour oublier désagréments et contrariétés. Il retrouve le calme de la « vie simple, et surtout la paix, la paix profonde que donnent l'exercice régulier, la bonne nourriture, et la tyrannie consentie d'une bonne pensée » (p. 34).

Battling Malone, pugiliste

Ces principes, on les retrouve dans *Battling Malone, pugiliste*⁴, un roman que Hémon a consacré à la boxe. Ce qui fait la valeur de cette œuvre, c'est que son auteur, boxeur lui-même, connaît bien le milieu qu'il décrit avec réalisme et non sans pathétisme. Il sait créer l'ambiance d'une salle d'entraînement, d'un gymnase (cf. aussi « Le combat »), comme il sait aussi évoquer l'atmosphère surchauffée et enfumée d'une salle de combat, au début du siècle, dans le East End londonien, où la foule, partisane, tendue, nerveuse, ne tient pas en place.

Mais l'ascension de Battling Malone, « un pauvre hère » (p. 716) que des aristocrates ont recueilli dans les « bas-fonds de Londres » (p. 717) est tout aussi fulgurante que sa chute est brutale : après un entraînement rigoureux et sévère, il est battu aux points par Serrurier, un « adolescent à figure radieuse » (p. 828), « qui frappait des deux mains comme un jeune héros que Zeus protège » (p. 832). Il est abandonné et connaît, après sa défaite, la solitude du champion déchu qui « venait de se révéler tout à coup un imposteur » (p. 835). Chute aussi dans sa vie amoureuse : il tue la femme bourgeoise qui s'était jouée de lui.

Cette image de la chute suprême, de la défaite ultime, un narrateur omniscient l'avait déjà annoncée, bien avant le combat contre Serrurier, selon une technique qui est chère à Louis Hémon : « Un pressentiment lui vint qu'un jour il pourrait bien prendre son rôle trop à cœur, y mettre trop de conviction maladroite, et transformer en un vulgaire mélodrame la jolie comédie pimentée et fine » (p. 817). Même qu'il doute de l'amour de sa lady : « Il vit en elle, en même temps que sa beauté désirable, le symbole de toutes ces choses précieuses qu'il avait cru conquérir auparavant et dont il ne se sentait plus maintenant si sûr » (p. 838).

On peut dégager plusieurs thèmes de ce roman sportif. Charreton a déjà identifié le chauvinisme lié au nationalisme qui s'exprime ouvertement lors de certaines manifestations sportives. D'ailleurs, Hémon revient souvent sur ce thème, et dans ses *Récits sportifs* et dans ses chroniques du *Vélo* et du *Journal de l'automobile [...]*. L'écrivain nationaliste, malgré son « exil » à Londres, a le cœur en France. Il entend démontrer qu'il est faux de prétendre que les Français sont minables dans le sport de la boxe et il ne se gêne pas pour contester la suprématie des boxeurs anglais qui, au moment où il rédige son roman, subissent des échecs retentissants, voire humiliants. Il s'amuse de ces défaites répétées, les exagère, non sans ironie, ainsi qu'il le fait, dans ses chroniques, quand il conteste les prétentions des commentateurs anglais à propos de la supposée suprématie des constructeurs automobiles britanniques⁵. Hémon prend nettement parti pour la race française, dans *Battling Malone, pugiliste*, en faisant triompher non pas la brute mais le jeune dieu grec au visage gracieux « d'un enfant qui joue » (p. 830). Car, pour Hémon, la boxe est un sport scientifique où la technique triomphe de la force, de la brutalité à l'état pur. Le règne des cogneurs est révolu avec l'arrivée d'une nouvelle génération d'athlètes longilignes, acrobates et rapides comme Serrurier, qui incarne la fierté des amateurs français.

Un autre thème important qu'exploite le roman, c'est l'ascension sociale, présente également dans ses deux autres romans londoniens et dans quelques nouvelles du recueil *La belle que voilà...* Patrick Malone est né dans un milieu défavorisé. Le narrateur, omniscient, rappelle d'ailleurs, par analepse, l'enfance et l'adolescence du jeune bagarreur de ruelles, orphelin très tôt, élevé dans un monde de violence. Mais, un jour, des aristocrates le sortent de son milieu pour le transplanter, sans transition ni préparation aucune, dans un monde qu'il n'avait jamais pu imaginer, malgré sa grande naïveté. C'est d'ailleurs cette naïveté qui causera la perte du jeune homme que Hémon (ou le narrateur) présente sous les traits d'une véritable brute (p. 731), qu'il oppose au jeune boxeur français présenté sous les traits d'un véritable Adonis (p. 832) ! Faut-il rappeler que Hémon privilégie dans son œuvre le procédé de l'opposition : opposition, comme ici, entre les riches aristocrates du « British Champion Research Syndicate » et le peuple des bas-fonds de Londres qu'incarne Patrick Malone, opposition entre les Anglais, arrogants et orgueilleux, et les Français, plus humains mais tout aussi déterminés, opposition entre les Blancs et les Noirs. Hémon alimente son nationalisme en montrant les défauts des Anglais. À mesure que le combat progresse, s'installe même entre les deux boxeurs une certaine sympathie, sinon une espèce de fraternité, du moins une mutuelle compréhension.

Louis Hémon a l'art de décrire un combat, art et talent que lui a reconnus le grand Henry de Montherlant, dès 1926, dans *Les Nouvelles littéraires*, article repris avec quelques variantes dans *Earinus* et dans un ouvrage posthume, *Mais aimons-nous ceux que nous aimons ?*⁶, même s'il a contesté la présence de la femme dans le roman, qui diminue, selon lui, la valeur du héros. Ainsi que le démontre encore Charreton, Hémon « évite justement de tomber dans ce qui serait le lieu commun le plus prolifique de la littérature sportive : l'opposition entre les "plaisirs" de l'amour et la "forme" du champion,





Sport démocratique à l'entraînement sur la piste du Carrousel. L'illustration, 27 septembre 1902.

l'antinomie entre l'ordre du sport et l'ordre du héros, en termes montherlantins : entre le "corps" et la "chair" »⁷. Hémon, bien au contraire, grâce à cette intrigue d'amour, grâce à l'éclosion du sentiment amoureux dans le cœur de Pat, donne une nouvelle dimension à son roman. L'échec du boxeur anglais est directement proportionnel à son échec amoureux. Dans les deux cas, il était mal préparé et, dans les deux cas, il a visé trop haut. Dans les romans de Hémon, l'amour est toujours difficile, voire impossible.

Battling Malone, pugiliste est un roman important, bien qu'il ne soit pas une œuvre impeccable, encore moins une œuvre de génie. Hémon s'y révèle un écrivain d'un grand réalisme, capable de créer une ambiance, en même temps qu'un écrivain doué d'un sens inné, aigu de l'animalité, du primitivisme qui l'a toujours fasciné. Ce n'est pas un roman d'amour, car l'intrigue amoureuse est à peine esquissée. C'est l'histoire d'un jeune boxeur qui a voulu devenir « semblable aux dieux », et qui rêvait de s'élever vers le soleil, comme Icare. Et, comme le héros mythologique, il connaît l'amère, l'ultime défaite, incapable de s'adapter à sa nouvelle vie. La vie primitive à laquelle il était habitué, à laquelle il était destiné même, était incompatible avec la civilisation moderne des riches aristocrates. Hémon a réussi un roman sportif humain et pathétique, « un modèle du genre »⁸, affirme Jean Pierrefeu. L'histoire du boxeur Malone devient « l'histoire de l'Angleterre », ajoute le même critique. N'est-ce pas là le propre d'un grand écrivain, « d'un écrivain véritable »⁹, selon Montherlant ? Hémon a écrit le roman sur la boxe. Les autres, après lui, ne feront que le répéter.

Louis Hémon donne de précieuses leçons dans ses œuvres à caractère sportif, des leçons qui demeurent encore pertinentes, près d'un siècle après avoir été écrites. On peut imaginer qu'il aurait ironisé de belle façon, comme il a souvent su le faire, sur le scandale qui secoue présentement le CIO, lui qui, en son temps, s'était objecté à la vision élitiste du baron de Coubertin, qui venait de relancer les Jeux olympiques de l'ère moderne. Louis Hémon a sa place dans l'histoire de la littérature sportive et au panthéon du sport moderne.

Notes

1. Louis Hémon, *Œuvres complètes*, Édition préparée, présentée et annotée par Aurélien Boivin, Montréal, Guérin littérature, 1993, XLVI, 998 p. La pagination entre parenthèses renvoie à cette édition.
2. Pierre Charreton, « Avec Louis Hémon, aux sources de la littérature à thème sportif : *Battling Malone, pugiliste* », dans *Études canadiennes*, n° 10 (septembre 1981), p. 35-43 [v. p. 36].
3. Allan McAndrew, *Louis Hémon, sa vie et son œuvre*, Paris, Jouve et Cie, 1936, p. 97.
4. Le roman a été réédité chez Boréal, en 1994, 197 p.
5. Voir, entre autres, « Lettre d'Angleterre », dans *Œuvres complètes*, t. II, p. 362-363 [lettre du 8 octobre 1904].
6. Henry de Montherlant, « Un précurseur du roman sportif : Louis Hémon », dans *Les Nouvelles littéraires*, 6 février 1926, p. 1. L'article a été reproduit dans *Earinus, troisième Olympique*, dans *Aimons-nous ceux que nous aimons ?*, Gallimard, 1973. Montherlant reproduit en appendice (p. 223-224) un court extrait du roman.
7. Pierre Charreton, *op. cit.*, p. 38-39.
8. « La vie littéraire. Un Jack London français : Louis Hémon », dans *Le Quotidien* (Paris), 15 février 1926, p. 2.
9. Henry de Montherlant, *op. cit.*